



Les Aborigènes Australiens

Coutumes et Légendes

Les aborigènes australiens, relativement peu nombreux, disséminés sur un territoire très étendu et en partie inaccessible aux blancs, ne sont qu'imparfaitement connus, même en Australie. Tout au plus, quelques traits saillants de leur caractère ont-ils été notés par de rares voyageurs; aussi accueillons-nous avec plaisir ces notes sur leurs coutumes et les légendes que M. Paul Maistre, vice-consul de France à Melbourne, veut bien nous envoyer de là-bas.

Les noirs indigènes de l'Australie paraissent appartenir à la race éthiopienne, la plus basse dans l'échelle de la civilisation. Les ethnologues les placent sur le même rang que les Papous, ils en font néanmoins un type à part. Plusieurs savants croient que les naturels australiens descendent d'une race très ancienne dont ils seraient les seuls représentants. D'autres, enfin, les disent originaires de la Malaisie, qui aurait été reliée autrefois au continent australien.

Les hommes sont de grande taille et bien découplés. Ils ont le front large, la bouche très grande, les cheveux drus, noirs, mais non crépus. Les membres, principalement les jambes, sont grêles. Ils ont les mains et les pieds relativement petits, les dents belles et très fortes, et les lèvres beaucoup moins grosses que celles des nègres.

En général les femmes sont beaucoup plus petites, moins bien faites que les hommes, et fort laides. C'est cette différence quelque peu choquante entre les deux sexes qui a fait croire à quelques savants que les femmes représentaient la vraie race autochtone, tandis que les hommes seraient les descendants des envahisseurs malais qui, au temps de la conquête, auraient massacré tous les indigènes mâles. Cette théorie assez bizarre ne repose sur aucun indice sérieux.

Tous les indigènes australiens se rapportent à un type unique; leurs mœurs et leurs coutumes ne diffèrent que fort peu; presque tous ont des lois semblables en ce qui a trait à la possession de la terre. De ces faits on a conclu qu'ils descendent tous d'une même race. Ils ont, il est vrai, différents dialectes, mais les points de ressemblance sont si nombreux entre ceux-ci que l'on ne peut rien inférer de ce fait contre une communauté d'origine qu'il tendrait plutôt à confirmer.

Leurs armes même se ressemblent. Elles consistent partout en javelines longues de plusieurs mètres, en boucliers d'écorce, en boomerangs, haches de pierre et casse-tête en bois de formes diverses.

Le boomerang mérite une mention spéciale. C'est une arme unique en son genre et que l'on ne trouve nulle part ailleurs qu'en Australie. Elle consiste en un morceau de bois dur, formant un coude plus ou moins accentué, de 0^m,45 à 0^m,60 de long. Large de 0^m,05 à 0^m,06 au centre, le boomerang va se rétrécissant légèrement vers les deux extrémités, et est aminci sur les bords en lame de couteau. Lancé avec force, obliquement, et avec un mouvement particulier du poignet, il part en tournoyant horizontalement, décrit une demi-parabole, et revient tomber aux pieds de celui qui l'a lancé en accomplissant l'autre moitié de sa courbe. Le boomerang de guerre ou de chasse n'exécute pas ce

mouvement de retour, mais entre les mains des indigènes il est une arme redoutable par sa précision et sa vélocité.

En lançant le boomerang on lui imprime évidemment ce mouvement de rotation au moyen duquel un enfant fait revenir le cerceau qu'il jette devant lui. Seulement, dans le cas qui nous occupe, l'action a lieu horizontalement avec l'air comme surface résistante, et elle est en partie déterminée par la courbe du projectile, et, peut-être aussi, par sa taille en biseau.

En général les noirs d'Australie ont le port assuré. Ceux de Queensland se font remarquer par leur grande taille et leur férocité. Leur intelligence à tous est très bornée. Chaque tribu a un chef dont l'autorité est suprême. En Victoria, le chef de tribu avait droit aux services de six jeunes hommes, et sa femme à ceux de huit jeunes filles, ou *lubras*. Le chef de tribu transmet son pouvoir à son fils aîné. Si celui-ci se trouve faible de corps ou d'esprit, sa place est prise par le cadet. A défaut d'enfants mâles, la succession appartient à un des parents du défunt.

Les vêtements des aborigènes australiens consistent surtout en peaux de kangourous, de wallabys ou d'opossums (sarigues), séchées au soleil et cousues avec les tendons extraits de la queue du kangourou. Mais leur costume préféré est un pagne de fourrure ou de plumes d'émou.

Leurs habitations, *ouerns* ou *miâ-miâs*, sont construites au moyen de larges bandes d'écorce formant un cône tronqué plus ou moins régulier, ou reposant tout simplement en plan incliné sur une forte branche fixée horizontalement.

Pour puiser de l'eau, ces noirs se servent de la poche du kangourou, à laquelle ils fixent un manche; et pour conserver le précieux liquide, ils emploient de grandes outres faites avec des peaux de ce marsupial, cousues avec ses tendons et rendues imperméables au moyen de graisse d'émou et d'une gomme résineuse. Les noirs australiens ont leurs époques de grande liesse, de danses et de festins: ils les nomment *corroboris*. Lorsqu'un chef a décidé de tenir un grand *corrobori*, il y convie les tribus voisines au moyen d'un bâton, sur lequel de grossiers dessins et des entailles indiquent à chacun des chefs invités le lieu du rendez-vous et le nombre de guerriers qu'il peut amener avec lui.

Les guerriers qui doivent prendre part au *corrobori* se parent de leur mieux. Ils portent des couvre-

chefs d'écorce ornés de plumes ou de peaux d'écureuils. Avec un mélange de graisse et de terre calcaire, ou d'ocre, ils se font autour des yeux, le long des côtes, des jambes et de l'épine dorsale, de grandes raies blanches qui, dans l'obscurité, leur donnent l'apparence de squelettes. Au cou ils portent des colliers de dents de kangourou; aux chevilles, des touffes de ramilles feuillues qui produisent un bruissement particulier au contact du sol.

Des feux sont allumés — car les *corroboris* ont lieu la nuit — derrière lesquels les femmes accroupies chantent sur un rythme qui va s'accéléralant au fur et à mesure que les danseurs s'animent. Tout en chantant, ces femmes s'accompagnent en frappant, de la main, des peaux sèches tendues, ou en heurtant en mesure deux bâtons l'un contre l'autre.

La danse commence par un pas seul. Puis les danseurs sortent de l'obscurité où ils se tenaient cachés, et viennent tour à tour se joindre au premier. Ils se mettent en pleine lumière des feux, pour rentrer dans l'ombre et ressortir de nouveau, en poussant de grand cris et en brandissant leurs armes. Dans les intervalles de repos, des *ichipéroucs*, ou clowns, peints ou masqués, se livrent à mille contorsions, imitant les sauts du kangourou, la marche de l'émou, la

danse grotesque de la grue, et les cris des divers animaux de la brousse. La fête se termine par un grand festin et dégénère en une grossière orgie.

On n'a jamais eu de données bien exactes sur le chiffre de la population indigène de l'Australie. Le voyageur scandinave bien connu Carl Lumholtz l'a estimée à 200 000 à l'arrivée des Anglais, et à 60 000 au plus en 1889; ces chiffres nous paraissent bien élevés.

Du jour où les blancs ont pris possession de ce pays, ils ont travaillé plus ou moins ouvertement à l'extinction de la race noire. Dans les premiers temps, on les chassait comme des bêtes sauvages; on les tuait à coups de fusil; on les pendait; on raconte même que pour s'en débarrasser sans bruit on les empoisonnait avec des pains arseniqués. Voici ce qu'écrivait en 1888 Lumholtz, dont la véracité n'a jamais été mise en doute:

« On cite des cas où les jeunes gens em-ployés sur les stations passaient leur dimanche à chasser les noirs, non pour une raison particulière, mais par amour du sport. On a même empoisonné les noirs. Un squatter à Long Lagoon, dans l'intérieur de Queensland, s'est rendu célèbre en empoi-



ABORIGÈNES DE VICTORIA AVEC LEUR MIA-MIA.
Photographie communiquée par M. P. Maistre.



ABORIGÈNES DE VICTORIA AVEC LEUR CANOT D'ÉCORCE.
Photographie communiquée par M. P. Maistre.

« sonnait un grand nombre de noirs en un seul jour
« au moyen de strychnine qu'il plaçait sur leur route.

« Des actes de semblable cruauté se commettent
« encore aujourd'hui. J'ai rencontré, à Lower Herbert,
« un fermier qui se vantait d'avoir brûlé des noirs
« qu'il avait tués à coups de fusil : excellent moyen,
« disait-il, de faire disparaître toutes preuves de sa
« culpabilité. La vie d'un noir est considérée comme
« si peu de chose dans le nord de l'Australie, qu'une
« ou deux fois des colons m'ont offert de m'en tirer
« quelques-uns pour me procurer leurs crânes...
« Dans le nord de Queensland j'ai souvent entendu
« dire que le seul traitement qui convint aux abori-
« gènes était de tirer dessus. Un squatter de ces ré-
« gions agissait d'après ce principe... Il tuait tous les
« indigènes qu'il trouvait sur ses pâturages, parce que,
« disait-il, c'étaient des tueurs de bestiaux; il tuait les
« femmes noires, parce qu'elles don-
« naient naissance à des tueurs de
« bestiaux, et les *picaninis*, ou en-
« fants noirs, parce qu'il voyait en
« eux de futurs tueurs de bestiaux. »

Enfin les malheureux noirs se
sont vite assimilés tous les vices de
leurs persécuteurs, et aujourd'hui les
maladies et l'ivrognerie les font dis-
paraître assez rapidement pour que
l'on n'ait plus qu'à recourir
contre eux au fusil ou au poison.
Ceux de Victoria sont parqués sur
un espace assez étendu appelé *ré-
serve*, comprenant des bois et un lac,
où ils peuvent chasser et pêcher tout
à leur aise. Ces malheureux sont ra-
tionnés, et forcés de se vêtir à l'eu-
ropéenne. On leur a enseigné des
hymnes qu'ils chantent, le dimanche,
dans une chapelle desservie par un
ministre protestant. Ce futile essai de
civilisation les tue aussi rapidement
que les mauvais traitements : les trois
quarts d'entre eux s'en vont de la
poitrine; leurs enfants meurent presque tous en bas
âge.

Bien que n'ayant pas à proprement parler de
religion, les indigènes australiens reconnaissent vague-
ment un bon et un mauvais Esprit; mais ils sont surtout
superstitieux. Ils croient aux revenants et nous avons
recueilli la légende suivante qui est typique :

— « Un indigène, voyageant seul sur le terri-
toire d'une tribu amie, arriva un jour auprès d'une
miā-miā abandonnée.

« Au-dessus du toit d'écorces le voyageur
remarqua le bâton tordu indiquant la direction prise
par les anciens occupants. Tout autour de la hutte
gisaient de grandes bandes d'écorce d'eucalyptus en-
duites d'une terre calcaire blanchâtre, signes d'un deuil
récent.

« Suivant alors dans la forêt une piste à demi-
effacée, le voyageur noir arriva bientôt au pied d'un
grand arbre creux dans le tronc duquel il découvrit un
cadavre. Et, enlevant les peaux d'opossum qui recou-
vraient le mort, le voyageur reconnut avec étonnement

en lui un ancien ami. Il pleura longtemps sur le
cadavre, puis, sa douleur apaisée, il le recouvrit
soigneusement des peaux d'opossum et reprit sa
route.

« A peine avait-il fait quelques pas qu'il entendit
des pies qui faisaient un grand bruit derrière lui, selon
la coutume de ces oiseaux à la vue d'un objet qui les
intrigue. Et se retournant il aperçut le cadavre de son
ami qui descendait de l'arbre où il l'avait laissé.

« Le voyageur eut peur; il se mit à marcher
aussi vite que possible, mais le mort allait encore plus
vite que lui. Alors il voulut courir, mais ses jambes se
refusaient à le porter. Voyant la fuite impossible, il
attendit que le mort l'eût rejoint, et : « Pourquoi m'e-
« frayer? Pourquoi me poursuivre? demanda-t-il. Je
« suis venu en ami; je ne t'ai pas fait de mal ni volé
« tes couvertures d'opossum! » Puis il continua sa
route, mais sans oser presser le pas.

« Et le mort le suivit jusqu'à
la *miā-miā* abandonnée. Et de ses
ongles, qu'il avait fort longs, il lui
lacrera le dos. Puis, arrivé à la hutte,
il abandonna sa poursuite, rentra en
forêt et redisparut dans son arbre.

« Lorsque le voyageur eut re-
joint la tribu du mort, il raconta son
aventure, et le sorcier lui prédit sa
fin prochaine. En effet, peu de temps
après, il fut tué dans un combat. »

Certaines tribus australiennes
ensevelissent leurs morts dans des
arbres creux. D'autres, au contraire,
en font des momies. Telle est surtout
la coutume dans le Queensland.

Les noirs de la contrée de
Georgia, dans le Territoire Nord,
poussent jusqu'à l'extrême les doc-
trines communistes. Chez eux, le
produit de la chasse ou de la pêche
doit être partagé d'abord parmi les
vieillards, puis parmi les femmes
et les enfants, après quoi les chasseurs peuvent se
servir.

Certaines tribus australiennes sont anthropo-
phages : telle celle des *Calcadons* qui mangent leurs
ennemis. Ces noirs sont anthropophages par goût et
non par nécessité, car le gibier et le poisson abondent.
Ils sont, d'ailleurs, très braves et fort habiles dans le
manement de leurs armes. Ils ont des lois fort curieuses
dont, chose étonnante pour des sauvages, l'enseigne-
ment se fait parmi eux d'une manière systématique,
et, chose encore bien plus rare, qu'ils observent
fidèlement.

De toutes les croyances des indigènes austra-
liens, la plus curieuse est celle qui a trait au soleil, et
de leurs pratiques superstitieuses celles du soulier
Kouditcha et de la *Bretta Turdi Kurnai* sont sans
contredit les plus intéressantes.

Le soleil, au dire des aborigènes, est une femme
qui fait le tour du ciel, où elle entretient de grands feux.
Lorsqu'elle a épuisé sa provision de bois, elle va passer
la nuit parmi les âmes mortes. Parmi ces âmes se trouve



ARMES DES ABORIGÈNES AUSTRALIENS.

Photographie communiquée par M. P. Maistre.



GROUPE D'ABORIGÈNES WOLNAU (TERRITOIRE NORD) EN COSTUME DE CORROBORI.

Photographie communiquée par M. P. Maistre.

celle d'un de ses anciens amants, qui lui a fait cadeau
d'une grande peau de kangourou teinte en rouge. Tous
les matins, à son lever, elle jette sur ses épaules cette
peau rouge au moment de reprendre sa course sidérale
et de rallumer ses feux. Ne voilà-t-il pas, pour des
sauvages, une jolie allégorie de l'Aurore ?

Le *Kouditcha* rappelle le mocassin de guerre des
Peaux-Rouges, non par sa forme, mais par son usage.
C'est une chaussure légère, flexible, que le noir aus-
tralien ne met que lorsqu'il entreprend quelque expé-
dition nocturne, généralement pour se débarrasser
d'un ennemi exécré. Le *Kouditcha* est de forme ovale,
afin que l'empreinte qu'il laisse ne puisse indiquer la
direction prise par celui qui le porte. Cette empreinte
est d'ailleurs fort difficile à découvrir, même par les
noirs, excellents releveurs de pistes, la semelle du
Kouditcha étant composée de plumes d'émou, longues,
étroites et soyeuses, tressées avec force et entièrement
imprégnées de sang humain coagulé. La partie supé-
rieure, l'empeigne de cette étrange chaussure, consiste
en fines tresses de cheveux de femme.

Les noirs de l'Australie considèrent l'extrême
vieillesse comme une calamité, et ils croient que s'ils
ne tuent pas un de leurs ennemis à la recherche duquel
ils doivent partir de nuit (chose qu'ils redoutent) et
chaussés du *Kouditcha*, ils vivront eux-mêmes assez
longtemps pour souhaiter la mort comme un bienfait.

La *Bretta Turdi Kurnai* tenait le milieu entre
l'amulette et le fétiche. Voici en quoi elle consistait et
quels étaient ses pouvoirs surnaturels.

Au décès d'un membre respecté d'une famille
ou d'un chef de tribu, on procédait à l'ablation d'une

main du cadavre et on la soumettait à un
procédé de dessiccation qui la rendait in-
corruptible et en tout semblable à la main
d'une momie égyptienne.

Cette opération terminée, on atta-
chait la main momifiée à un cordon que
l'on se passait autour du cou de façon à
tenir la *Bretta Turdi Kurnai*, ou « main
du mort », en contact direct avec la poi-
trine, sous l'aisselle gauche, c'est-à-dire
près du cœur. C'était généralement à l'un
des parents du défunt que l'on confiait ce
gris-gris, auquel on attribuait le pouvoir
d'avertir celui qui le portait de tout dan-
ger, soit en le frappant, soit en le pinçant.

Pour savoir de quel côté venait
l'ennemi ainsi annoncé, le possesseur de
la « main du mort » tenait celle-ci suspen-
due devant lui par le cordon, et il deman-
dait à voix haute : « De quel côté vien-
nent-ils ? » Si la main ne bougeait pas,
il répétait sa question en se tournant vers
un autre point de l'horizon. A peine faisait-
il face au danger, que la main oscillait.
Parfois, si le péril était imminent, les
mouvements étaient si brusques, si vio-
lents, qu'elle venait frapper en plein visage
celui qui la conjurait.

Enfin, à l'apparition d'une aurore
australe, les noirs qui voyaient dans ce
phénomène le présage de l'embrasement
de la terre par le ciel, élevaient leur *Bretta Turdi
Kurnai* dans la direction des inquiétantes lueurs, et,
imprimant à l'étrange amulette un mouvement de va-
et-vient, criaient : « Va-t'en ! Va-t'en ! »

Cette relique des superstitions des aborigènes est
excessivement rare. Le Musée de Melbourne en pos-
sède un unique exemplaire; nous devons d'avoir pu
le faire photographier
à l'un des conserva-
teurs, M. James
Smith. Cette *Bretta
Turdi Kurnai* est
classée parmi les ar-
mes et ustensiles
primitifs à l'usage des
noirs de Victoria avec
la notice suivante :

« Main momi-
fiée trouvée suspen-
due au cou d'une
femme indigène tuée
d'un coup de feu sur
la station de M. An-
gus Mac-Millan, à
Bushy Park, Gipps-
land, Victoria. »

D'où il est per-
mis de conclure que
la main du mort n'é-
tait point un infail-
lible
talisman.



LA « BETTIA TURDI KURNAI ».

Phot. communiquée par M. P. Maistre.